

Le dernier repas de Jésus. Quelques réflexions en ce Jeudi Saint 2020

Aux amis de « Pâques en Creuse... autrement ! »

Durant cette période de confinement, bien des prêtres, dans le but de contribuer à nourrir la vie de foi des communautés dont ils sont les serviteurs, ont filmé qui des adorations eucharistiques, qui des bénédictions de rues ou de villes, avec l'ostensoir. Le pain eucharistique, ainsi offert à vénération est, du fait de la conception de nos ostensoirs, et du fait, peut-être, d'habitudes respectables, est un pain inentamé, non rompu, et isolé de ce pour quoi il fut et est donné, à savoir être mangé par un nombre certain de convives, pour devenir ainsi le corps du Christ : « Puisqu'il y a un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain » (1 Co 10,17).

Par ailleurs, et ceci explique cela, la tradition occidentale, suite à des débats concernant le mystère de la présence du Christ se donnant ainsi aux siens, a porté toute son attention sur ce qu'on appelait « le miracle eucharistique » et sur les mots « CECI est mon corps, CECI est mon sang ». Leur inscription en majuscules au cœur des prières eucharistiques, soit dans les missels, soit sur les petits panneaux se trouvant autrefois sur les autels (appelés « canons d'autel ») en témoignaient et en témoignent encore. Cette affirmation de foi à laquelle, bien entendu, nous tenons, risque toutefois, si nous l'isolons, d'occulter le quadruple geste et les paroles dans lesquelles elle s'insère.

Je me propose donc de développer, par étapes, ce qui pourrait enrichir le sens de ces deux « CECI », en les resituant dans leur écrin scripturaire : le dernier repas de Jésus avec les siens et sa tonalité pascale, tonalité soulignée par la tradition ecclésiale qui a fait du jeudi saint le premier temps du « Triduum pascal ». En un second temps, nous scruterons les récits du dernier repas, l'action dans laquelle pain et vin sont insérés, sans oublier les étranges paroles qui l'accompagnent. Elles en disent long sur l'être eucharistique du Christ. Finalement, nous réfléchirons à la portée du « pour vous » de ce corps et de ce sang que le Christ nous invite à manger et à boire.

I. La tonalité pascale de la Cène soulignée par l'Écriture et la liturgie

Avec la messe du Jeudi saint au soir, l'Église entre dans ce qu'elle nomme le « Triduum pascal ». Le mot triduum est une contraction dans laquelle on peut reconnaître le chiffre trois (*tres*) et le mot latin désignant le jour (*dies*). Le terme invite à ne pas séparer tout ce dont nous allons faire mémoire durant ces trois jours. Lors de la

célébration du jeudi soir, l'Église fait mémoire du dernier repas de Jésus avec les siens. Suivront la commémoration des étapes de sa passion : Gethsémani, procès, condamnation, mort, mise au tombeau mais aussi, dimanche, sa résurrection. Le jeudi saint n'est que le premier moment d'une grande séquence pascale qui nous conduit jusqu'au dimanche de Pâques. C'est pourquoi le triduum est qualifié de « pascal ».

Il faudrait toutefois ajouter ici que la réforme liturgique a voulu remettre en valeur la « cinquantaine pascale » (cinquantaine = *pentecostè*). Cinquante jours prolongent la fête de Pâques et soulignent, à leur manière, combien la résurrection embrasse le temps. C'est pourquoi la liturgie parle du deuxième, troisième, etc. dimanche de Pâques. Dès lors, la fête de Pentecôte est inséparable du temps pascal qu'elle clôt et parachève, alors que la dynamique pascale est introduite par la célébration de l'ultime Cène commémorée ce jour. Cette unité nous rappelle combien l'Esprit qui met au monde l'Église au jour de la Pentecôte est l'Esprit vivifiant qui habitait Jésus de Nazareth comme en témoignent les récits de son baptême ; c'est l'Esprit qu'il rend au Père et nous remet au moment de mourir. L'évangile de Jean souligne cette remise en mentionnant, non seulement le sang, mais aussi l'eau, symbole de l'Esprit¹, qui sort de ses blessures (Jn19,34). L'Esprit nous étant ainsi donné, cet « en nous » effectif de la vie divine impliqué dans le « mangez et buvez » peut alors advenir. Cet ensemble, qui va de la Cène jusqu'à Pentecôte, forme le temps pascal et mérite soin et mise en valeur. Sans vigilance pastorale, cette perspective offerte par la cinquantaine pascale pourrait sembler interrompue depuis que l'on a pris l'habitude de parler du « dimanche de la miséricorde² » plutôt que du « deuxième dimanche de Pâques ».

Triduum pascal, temps pascal... Le qualificatif « pascal » invite à nous rappeler ce que signifie « la Pâque » dans la Bible, d'une part en prenant acte de son enracinement vétérotestamentaire, d'autre part en prenant acte de la référence pascale donnée au dernier repas de Jésus par les trois évangiles synoptiques, Matthieu, Marc, Luc. Le chapitre 13 de l'Évangile de Jean aurait beaucoup à nous dire sur ce point mais, comme nous le lisons, méditons et prions ensemble ce jour, je préfère ne pas empiéter sur nos échanges.

¹ Cf. Jn 7, 37-39 : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et que boive celui qui croit en moi. Comme l'a dit l'Écriture : "De son sein couleront des fleuves d'eau vive". Il désignait ainsi l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui: en effet, il n'avait pas encore d'Esprit parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. »

² Nom donné à ce dimanche par Jean-Paul II depuis le 30 avril 2000.

a) Enracinement biblique

La liturgie prévue pour la messe de ce soir propose en première lecture Ex 12, le récit de la première Pâque, celle qui va permettre la sortie d'Égypte. Ce texte nous parle du passage de Dieu frappant l'opresseur et épargnant le peuple opprimé qu'il entend libérer. Ex 12 parle de ce passage en le nommant « Pâque du Seigneur » ; Pâque traduit en effet l'hébreu Pessa'h, qui signifie passage. Comment, en passant, Dieu peut-il épargner les maisons du peuple opprimé ? Parce que celles-ci sont signalées par un signe extérieur. Leurs linteaux sont, en effet, marqués du sang d'un agneau sans défaut, lequel agneau sera ensuite mangé... et donnera la force de se lever pour fuir l'opresseur et la servitude, car Dieu a promis qu'ils pourraient s'établir et vivre libres³. Ex 12 précise que le peuple libéré devra toujours en faire mémoire au cœur d'une fête. C'est un mémorial, précise-t-il. Qu'est-ce à dire ?

Dans la Bible un mémorial n'est pas simple souvenir d'un événement passé. C'est la participation actuelle à l'événement passé que l'on commémore. On lit dans Ex 13 qu'il faut faire rituellement mémoire de la libération vécue autrefois, en ajoutant que « ce jour-là, tu parleras ainsi à ton fils : "[ce rituel], c'est à cause de ce que Yahvé a fait pour moi lors de ma sortie d'Égypte. Ce sera pour toi un signe sur ta main, un mémorial sur ton front, afin que la loi de Yahvé soit toujours dans ta bouche, car c'est à main forte que Yahvé t'a fait sortir d'Égypte" ». La tradition juive commente ces versets en disant : « *de génération en génération, chacun doit se reconnaître, comme étant lui-même sorti d'Égypte... Ce ne sont pas seulement nos pères que Dieu a libérés, mais c'est nous aussi avec eux* »⁴. Le fruit de l'événement passé est à recevoir au présent. La tradition chrétienne dit la même chose lorsqu'elle nous invite à célébrer le « mystère pascal ».

b) Les mentions pascales des récits synoptiques du dernier repas

Matthieu, Marc, Luc racontent le dernier repas en le situant explicitement dans un double contexte, celui de l'imminente passion de Jésus⁵ et celui de la fête de la Pâque (Pessa'h). Le dernier repas de Jésus n'était probablement pas le repas pascal mais les communautés chrétiennes qui en ont fait mémoire après la résurrection ont compris que Jésus leur offrait une Pâque nouvelle, celle du grand passage de Jésus à son Père, celle du grand passage de Jésus dans les siens (nous allons y revenir), sans en oublier la dramatique. Ces communautés vivaient ce mémorial chaque dimanche, puis,

³ Il n'est pas étonnant que l'évangile de Jean désigne Jésus comme « l'Agneau de Dieu » et semble bien avoir situé la mort de Jésus à l'heure où l'on égorgait les agneaux en vue du repas pascal.

⁴ Mishna, Pes. 10,5. La Mishna est un recueil de lois orales commentant, appliquant la loi biblique.

⁵ Contexte également mentionné par Paul en 1 Co 11,23.

lorsque se mit en place une année liturgique, elle le commémora d'une manière plus festive le dimanche le Pâques et durant tout le temps pascal.

Pour révéler la nouveauté de cette Pâque, Jésus va, à propos de deux gestes fort simples et habituels, prononcer des paroles étonnantes. Nous allons y prêter attention. En effet, trop souvent, on ne retient qu'une partie de ces paroles : CECI est mon Corps ; CECI est mon sang, paroles certes importantes mais ne disant pas ce que désigne ces deux CECI. Je vous propose donc de leur donner quelque chair.

II. Le dernier repas de Jésus en Matthieu, Marc, Luc, 1 Corinthiens OU la vie eucharistique de Jésus et l'offrande qu'il nous en fait

a) Prêtons attention, pour commencer, aux gestes et paroles de Jésus à propos du pain

Le pain dont Jésus dira : « CECI est mon corps » fait l'objet de quatre actions ou d'une action complexe décrite par quatre verbes :

- Il prit le pain,
- Il prononça la bénédiction (Mt, Mc) ou rendit grâce (Lc, 1 Co),
- Il le rompit,
- Et le donna.

Cette suite d'action n'a rien d'extraordinaire. C'est au contraire le geste ordinaire, par exemple, celui du père de famille au début d'un repas, notamment d'un repas de fête. Il prend le pain et prononce une bénédiction avant de le rompre et distribuer comme on a pu le voir dans les récits de multiplication des pains.

Toute bénédiction, cela va de soi, dit du bien de Dieu... Les bénédictions de table ont deux motifs : la création et le salut. Le pain aide donc à faire mémoire en bénissant Dieu pour la création. De fait, le pain est fait de céréales et d'eau ; qui dit céréale suppose, certes, travail humain mais aussi le fait qu'il y ait de la terre de l'eau, qu'il y ait un cycle des saisons, une alternance de soleil et de pluie. Il y a bien de quoi bénir le Créateur. Mais le pain permet aussi de faire mémoire du salut. En effet, s'il est possible de cultiver des céréales, de creuser des puits ou des citernes, c'est qu'une portion de la terre commune vous a été donnée, confiée. Le pain évoque aussi tout cela et invite à rendre grâce pour le don d'une terre reçue de Dieu et où l'on est chez soi et donc de rendre grâce pour la sortie d'Égypte et toute l'histoire du salut. Au seuil du repas, le pain ainsi surdéterminé devient le symbole de tous les dons de Dieu. Rompu puis distribué, il signifie et opère la communion des convives qui partagent

une telle lecture croyante du pain : ils professent ainsi que la parole créatrice comme la parole libératrice ont fait ce qu'elles disaient et font ce qu'elles disent. Les chefs de table permettent ainsi à tous de recevoir le pain comme une parole visible récapitulant le récit scripturaire.

Ce type de lecture et de mémoire se lit ailleurs dans la Bible. Je pense en particulier à Dt 26. Un homme possédant un lopin de terre cultivable vient d'en récolter les premiers fruits. Il apporte ces premiers fruits au temple et en raconte l'histoire au prêtre qui le reçoit. L'histoire de ces prémices ne commence pas par les semis ou les semailles. Non, elle commence avec Abraham, l'installation en Égypte et se termine ainsi : « *Le SEIGNEUR nous a fait sortir d'Égypte par sa main forte et son bras étendu, par une grande terreur, par des signes et des prodiges ; 9 il nous a fait arriver en ce lieu et il nous a donné ce pays, un pays ruisselant de lait et de miel. 10 Et maintenant, voici que j'apporte les prémices des fruits du sol que tu m'as donné, SEIGNEUR.* » Cet homme a apporté les prémices non pour faire une offrande du fruit de son labeur, espérant en retour un bienfait divin particulier, mais pour exprimer sa reconnaissance pour le travail de Dieu et ses bienfaits en faveur de l'humanité. Son panier de légumes est devenu lourd du don de Dieu, de toujours à toujours. Dès lors, il rapporte à Dieu ce qui vient de Lui.

b) Quand Jésus prend le pain...

Jésus, lors de ce repas, alors même que se profile la passion, fait d'une telle lecture du pain celle de sa propre existence : « "CECI", toute cette histoire des bienfaits divins confessés dans les bénédictions dont tout pain fait l'objet, est reconnue et récapitulée dans mon existence : c'est mon corps ». Dans la pensée hébraïque, le corps désigne l'être tout entier, la personne, sa manière d'être, son style de vie. Jésus, en prenant le pain et en disant CECI est mon corps, prend donc en ses mains tout ce qui fait sa vie. Nous pourrions dire encore qu'il prend sa vie à pleines mains alors que bientôt elle sera livrée aux mains de ses adversaires : « Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne » (Jn 10,18). Et il précise que ce corps, ce style de vie, est offert à ceux qui l'accueilleront.

Le pain que Jésus prend en ses mains en bénissant le Père, ce pain qu'il rompt et donne est saisi dans un récit qui, désormais rapporté à son corps, dévoile, à sa manière et pour sa part, l'être de Jésus. Pour le comprendre, revenons à cette suite de quatre actions et regroupons les deux par deux : [1] prendre le pain / bénir – [2] rompre / donner.

Lorsqu'il prend sa vie comme on prend du pain, il bénit Dieu pour ce qu'il est et ce qui lui a été confié ; il se reçoit du Père comme on reçoit le pain : avec reconnaissance⁶. Il manifeste ainsi aux siens ce qu'est son corps, sa vie, le sens de vie. Il est le fils par excellence puisqu'il reçoit sa vie d'un autre et la reçoit avec reconnaissance et confiance. Il est aussi et ainsi le croyant par excellence, celui qui a mis radicalement sa confiance en Dieu qu'il appelle Père puisqu'il en reçoit son être.

Dès lors, si le Père pourvoit, s'il est le donateur de vie, Jésus ne craint pas de manquer ou de perdre. Celui qui a donné est Celui qui donne et donnera. C'est pourquoi Jésus peut donner cette vie qui ne saurait lui manquer. Il rompt le pain, il rompt sa vie et la donne à ses amis. Le pain rompu et partagé achève de donner visibilité à ce qu'il est. Il est non seulement fils remis au Père mais, aussi et en cela, frère livré, offert à l'accueil ou au refus des siens. Cela me fait parfois penser à cette expression figurée et populaire : « se fendre pour ». Pensons à ces gestes à propos desquels nous nous disons : « je me suis vraiment fendu pour elle, pour lui. Je me suis vraiment fendu pour qu'il trouve un logement, de la nourriture, bref pour qu'il puisse vivre ». Cette expression peut désigner le fait de se donner beaucoup de peine, le fait de donner un don ou cadeau très important, ou encore le fait d'y avoir vraiment mis du sien. Le pain qui dit l'être de Jésus reçu du Père dans l'action de grâce, est un pain rompu, partagé et offert. Ce geste du don de soi annonce ce que seront sa passion et sa mort qui en diront le paroxysme : Jésus n'y mettra pas du sien mais il s'y mettra tout entier, et à quel prix !

Cette suite de gestes et de paroles à propos du pain, ce récit essentiel et si concis nous dit en concentré ce qui fait la personne de Jésus, sa manière d'être, son style de vie « en toutes choses », ce qu'il vécut sur les chemins de Galilée et ce qu'il va vivre au cours de sa passion. CECI, tout ceci, est son corps.

c) Quelques mots, maintenant sur l'autre mini-récit, celui dans lequel la coupe est insérée.

- Il prit la coupe
- Il rendit grâce
- Il leur donne en disant : Buvez en tous, c'est le sang de l'Alliance nouvelle et éternelle.

Ces paroles fortes méritent attention.

⁶ C'est le sens du mot « eucharistie », dire merci, rendre grâce

- *Sang de l'alliance* : les communautés chrétiennes qui rapportent le dernier repas ont derrière la tête un autre récit de l'Exode, le chap. 24, la grande célébration d'alliance entre Dieu et son peuple. Moïse demande au peuple : « êtes-vous d'accord pour observer la loi de Dieu ? » ; le peuple répond « oui ». Alors Moïse, en signe d'alliance, asperge, avec le sang d'un animal (animal offert pour représenter le peuple qui l'offre), l'autel, symbole de Dieu, et le peuple qu'ainsi il relie.
- Cette scène habite la mémoire de ces communautés. Elle va leur permettre d'interpréter ce que Jésus dit en tendant la coupe. Elle va leur permettre de comprendre la continuité du dessein bienveillant de Dieu mais aussi d'affirmer la nouveauté de ce que Jésus en révèle et opère. Son sang n'est pas aspergé pour relier Dieu et le peuple de l'extérieur... Non, *il doit être bu* pour nous irriguer au plus intime... *et ce n'est pas le sang d'un animal* mais celui de Jésus, le sang même du Dieu fait homme, sang appelé à couler dans nos veines, sang appelé à régénérer le nôtre en pardonnant notre péché fondamental : la « non-foi » au Dieu qui donne, « non-foi » qui en fait donc un dieu qui ne donne pas tout, un faux dieu, un faux père. Un sang qui régénère le nôtre en faisant de nous des fils confiants et reconnaissants.
- On comprend pourquoi Paul (1 Co 11,25) et Luc (Lc 22,20) précisent qu'il s'agit d'une *alliance nouvelle*. Ce qui est nouveau c'est que, si Jésus nous donne sa vie, c'est pour qu'elle devienne nôtre, sinon il ne nous la donnerait pas vraiment. Il nous la donne pour qu'elle devienne nôtre au plus profond de nous-mêmes. La prophétie de Jérémie (31,33) annonçant un temps où la loi, le désir ou le rêve de Dieu pour nous, serait inscrite dans les cœurs, la prophétie d'Ezéchiel (36,26) annonçant la transformation du cœur de pierre en cœur de chair, est donc en cours de réalisation dans l'histoire.

III. La vie eucharistique de celles et ceux qui accueillent le don d'une telle vie

a) Une existence filiale et fraternelle

Notre parcours nous a fait pressentir que les récits du dernier repas ne sont pas, en tout cas pas d'abord, des récits instituant un rite religieux. Ce sont des récits existentiels, des récits de réception et de donation d'existence. Jésus dans tous ces gestes et par toutes ces paroles dit le secret de son être. Il est le Fils du Père, le croyant

par excellence, car il reçoit sa vie du Père et la lui remet. Recevant tout, il peut tout donner et se donner. Le fils parfait est aussi le frère parfait.

CECI, dit-il dans ces textes, c'est POUR VOUS comme l'écrivent Luc et Paul ; et c'est aussi « pour la multitude » comme le disent Matthieu et Marc, soulignant ainsi un autre aspect de la nouveauté de l'alliance, son universalisation. L'existence eucharistique du Christ est donc offerte à qui veut bien l'accueillir. Nous pouvons, à notre mesure et dans tout ce qui fait notre existence, nous recevoir du Père dans la confiance, lui remettre nos vies dans la confiance ; nous pouvons, ainsi assurés, être livrés aux frères, toujours à notre mesure, qu'il s'agisse de ceux de nos familles, de nos relations sociales ou communautaires, des plus proches comme des plus loin (la multitude).

La parabole des talents dans l'Évangile de Matthieu, ou des mines dans celui de Luc, située juste avant la passion avait préparé notre attention en ce sens. Le Maître qui s'en va confie son bien à ses serviteurs. Jésus qui va nous quitter nous confie son bien propre, son style de vie, son être filial et fraternel, son Évangile ; il le confie à celles et ceux qui auront à le faire fructifier jusqu'à son retour.

b) Une manière d'habiter le monde et le cosmos

Une vie eucharistique, c'est aussi un art de lire le don que Dieu dans ce qui germe et mûrit autour de nous puisque le « pour vous » est aussi un « pour la multitude (en Mt et Mc) et que ces deux « pour », le « pour vous » et le « pour la multitude », ont été compilés dans le récit d'institution entendu en chacune de nos célébrations eucharistiques. Une vie eucharistique rend donc grâce pour les traces de Dieu et ses dons faits « hors les murs » de nos cénacles.

Une vie eucharistique, c'est encore une vie reliée au cosmos et à la terre qui sont autant de dons de Dieu offerts à notre lecture et à notre action de grâce. Comme aiment à le dire les orthodoxes, nous sommes prêtres de la création, appelés à la recevoir du Créateur avec reconnaissance et à veiller au partage de ce don offert pour la multitude. Teilhard de Chardin ouvrait des perspectives comparables dans ces lignes extraites de *La Messe sur le monde* :

« Puisqu'une fois encore, Seigneur, dans les steppes d'Asie, je n'ai ni pain, ni vin, ni autel, je m'élèverai par-dessus les symboles jusqu'à la pure majesté du Réel, et je vous offrirai, moi votre prêtre, sur l'autel de la Terre entière, le travail et la peine du Monde. »

« [...] Une fois de plus, sous la nappe mouvante de ses feux, la surface vivante de la Terre s'éveille, frémit, et recommence son effrayant labeur. Je placerai sur ma patène, ô mon Dieu, la moisson attendue de ce nouvel effort. Je verserai dans mon calice la sève de tous les fruits qui seront aujourd'hui broyés.

« Mon calice et ma patène, ce sont les profondeurs d'une âme largement ouverte à toutes les forces qui, dans un instant, vont s'élever de tous les points du globe et converger vers l'Esprit. Qu'ils viennent donc à moi, le souvenir et la mystique présence de ceux que la lumière éveille pour une nouvelle journée.

« Un à un, Seigneur, je les vois et les aime. [...] Je les évoque, ceux dont la troupe anonyme forme la masse innombrable des vivants ; ceux qui viennent et ceux qui s'en vont ; ceux-là surtout qui, dans la vérité ou à travers l'erreur, à leur bureau, à leur laboratoire ou à l'usine, croient au progrès des Choses, et poursuivront passionnément aujourd'hui la lumière.

« Cette multitude agitée, trouble et distincte, dont l'immensité nous épou-vante, cet océan humain, dont les lentes et monotones oscillations jettent le trouble dans les cœurs les plus croyants, je veux qu'en ce moment mon être résonne à son murmure profond. Tout ce qui va augmenter dans le monde au cours de cette journée, tout ce qui va diminuer, tout ce qui va mourir aussi, voilà, Seigneur, ce que je m'efforce de ramasser en moi pour vous le tendre; voilà la matière de mon sacrifice, le seul dont vous ayez envie.

« Recevez, Seigneur, cette Hostie totale que la Création, mue par votre attrait, vous présente à l'aube nouvelle. [...]»

c) Une vie eucharistique célébrée avec d'autres

Vient alors une question importante : si l'eucharistie est fondamentalement un style de vie, celui de Jésus et celui offert aux siens, quel sens pouvons-nous donner à la célébration rituelle de l'eucharistie du Christ devenant celle de son Église ? Une double comparaison peut nous aider à le comprendre.

(1) Toute relation se vit dans le plus quotidien et le plus ordinaire du service rendu et reçu, de la place donnée à l'autre quand bien même il n'est pas à nos côtés, etc. Mais toute relation a besoin de retrouvailles et de temps forts, des temps pour exprimer de manière privilégiée l'amour et l'amitié, des temps pour fêter ces liens et exprimer

ce qui va sans dire et qui, pourtant, aspire à se dire. On parle à ce propos de célébrations.

(2) Nos « je t'aime » en font partie. Chaque « je t'aime » récapitule un amour effectif, un amour engagé dans la durée des jours et dans mille attentions les jalonnant. En même temps, ce « je t'aime » renforce et relance cet amour enfoui dans l'ordinaire. Sans ce type de parole, qui révèle et opère ce que nous voulons vivre, nos relations risquent d'oublier ce qui les fonde et leur donne sens. Il est vrai aussi que des « je t'aime » « hors sol », ne récapitulant pas le plus quotidien et le plus ordinaire de nos relations, risquent, quant à eux, de sonner faux et de ne rien relancer.

Il me semble que le sacrement de l'eucharistie est un peu de cet ordre au cœur d'une vie eucharistique du quotidien et de l'ordinaire.

L'organisation liturgique de la messe mettant en valeur la double table de la parole et de l'eucharistie (liturgie de la Parole et liturgie de l'Eucharistie), nous oriente d'ailleurs en ce sens. L'Écriture, lue durant la liturgie de la Parole, nous parle, le plus souvent, d'histoires humaines, de récits d'humanité, de récits de rencontres. Le récit d'institution qui se trouve au cœur de la prière eucharistique en redit, lui, le cœur, ce qui s'y cache et s'y joue. Toutefois, ce récit d'institution, isolé, risquerait de nous faire oublier combien le style de vie qu'il énonce se joue dans l'histoire de l'humanité et dans le plus humain.

Nous venons d'approcher le premier aspect du rapport entre vie eucharistique et célébration de l'eucharistie. Le second est celui du rassemblement... car le CECI du « ceci est mon corps » c'est aussi ce rassemblement opéré par le pain rompu et distribué, par la coupe partagée (dans le meilleur des cas...). C'est ce que Paul affirme en 1 Co 10,16-17 : puisque nous communions à un seul et même pain, nous sommes un seul corps. Rassemblement étonnant pour nous qui appartenons à une « grande Église », une « Église multitudiniste » comme disent les évangéliques, c'est-à-dire une Église où les divers cercles qui entouraient Jésus peuvent encore exister et co-exister aujourd'hui. Certains sont les fidèles d'un rassemblement hebdomadaire, d'autres y cherchent encore leur place, hésitent à le rejoindre, au moins de manière trop fréquente. Beaucoup, aujourd'hui, disent « ne pas s'y retrouver » ou ne pas se retrouver en tel ou tel lieu. Sans ce rassemblement « multitudiniste », expérimenté plus ou moins souvent, en divers lieux et de diverses manières, les fidèles d'un tel rassemblement pourraient parfois imaginer qu'ils forment une Église de disciples convaincus ou une Église de purs, comme si cela existait ! Sans ce rassemblement « multitudiniste » ; les moins convaincus ou les convaincus autrement n'auraient pas

toujours de lieu où leur quête puisse se dire et s'entendre, si, toutefois, les habitués leur accordent place et oreille.

À chacune et chacun de compléter, maintenant, le sens qu'il donne à l'eucharistie célébrée rituellement au cœur d'une vie tout entière eucharistique !

Anne-Marie Petitjean, a.s.